

Un Contemporain aussi.

DUCHESNE

LE DENTISTE

PAR

Charles Pradier.

Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum pars magna fui

Prix : 50 centimes.

PARIS
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

1857

Beau regard Ecole Dentaire

DUCHESNE

LE

DENTISTE



AP 2003. 6.13.332



DUCHESNE

22
—
164

UN CONTEMPORAIN AUSSI

DUCHESNE

LE DENTISTE

PAR

CHARLES PRADIER

. . . Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum pars magna fui. . .

PARIS
CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1857

A DUCHESNE

Pauvres enfants perdus qui vivez de la rue,
Hâlés par les baisers du soleil qui vous mord,
Vous que l'on voit jeter à la foule accourue
Vos rires ou vos pleurs, ah ! votre triste sort
M'émeut, et je vous plains, natures fourvoyées,
Car, sous vos oripeaux qu'insulte le passant,
Je ne vois que des maux, que des âmes broyées,
Des hommes comme nous, de la chair et du sang.
Ah ! lorsque moi qui sais, de toutes ces misères,
Lire dans ces lambeaux les douloureux secrets,
Je vois l'homme étranger à ces tristes mystères
S'arrêter, regarder, rire et s'enfuir après,
Je dis : Si tu savais ce qu'il faut de courage,
De ressources, d'audace et d'impossible effort
Pour arracher du corps ce haillon qui l'outrage,

Oh ! tu t'inclinerai devant cet homme fort.
Certes, je ne veux pas poétiser la fange,
Et le vice n'a pas en moi de défenseur.
Mais l'homme peut tomber, l'homme n'est pas un ange ;
Et s'il tombe, sa main trouve-t-elle une sœur ?.....
Non ! sur le Golgotha, secouant son suaire,
Quand monta vers les cieux le grand Crucifié,
Il laissa sur nos cœurs en tomber la poussière,
Et chaque cœur sali resta pétrifié.
Je vous pardonne donc, ô rats de la Bohême,
De traiter les humains comme des ennemis,
Et puisqu'il n'est ici personne qui vous aime...
De vivre librement des restes des fourmis.

(Extrait des *Filles de Bohême*, — poésies inédites).

C. PRADIER.

DUCHESNE LE DENTISTE.

. Quæque ipse miserrima vidi
Et quorum pars magna fui

Il y a quelques jours, j'écrivais dans le journal *la Chronique*, numéro du 22 mars 1857, la préface de cette biographie.

Dans cette préface je parlais des principales phases de l'existence si anormale de DUCHESNE, mais sans en révéler les étranges détails. Ce sont ces détails eux-mêmes que j'ai à vous raconter.

Je veux vous prouver, chers lecteurs, ce que je vous ai dit bien souvent moi-même :

Qu'il faut savoir descendre pour savoir monter.

Il est deux sortes de lutteurs qui se présentent dans l'arène du monde, deux sortes de navigateurs qui s'élancent sur l'océan de la vie humaine.

Les uns arrivent bottés, éperonnés, ayant pour cette grande bataille ce nerf immense de toute

guerre, l'argent; on leur a donné de l'instruction, Dieu leur a souvent départi, avec le sang qui est en eux, une intelligence au-dessus de celle du vulgaire; dès que leurs oreilles peuvent percevoir, elles n'ont entendu que des sons euphoniques; on a pris soin de modeler chaque jour, et peu à peu, leurs esprits et leurs cœurs; endouilletés dans des flots de coton, ils n'ont rien vu des misères humaines; lorsqu'ils ont voulu aborder la carrière à laquelle on les destinait depuis longtemps, le coffre-fort du père s'est ouvert, la fiancée a apporté le reste, et cette mer si terrible pour ceux qui s'embarquent sans biscuits, n'a eu pour eux que des vagues caressantes et des brises tièdes et parfumées. Devant eux, toutes les portes se sont ouvertes, tous les visages ont souri, toutes les âmes se sont faites généreuses, car n'ayant besoin de rien ni de personne, ils paieraient très-cher un caprice satisfait, un désir assouvi. Vraiment, si l'homme qui arrive dans de telles conditions ne se grandit pas à sa volonté, c'est un imbécile. J'excepte pourtant celui que les grandes catastrophes viennent frapper.

A l'autre maintenant :

Il est venu au monde avec des intuitions larges, mais ses langes étaient troués, mais la misère était assise dans la huche à la place du pain, mais il fallait travailler et travailler encore pour la chasser de ce gîte qu'elle s'était choisi sans savoir pourquoi, car elle aurait pu s'arrêter un peu plus loin, à côté; dès lors point d'éducation intime, point d'instruction, le temps manque; bagatelles que les choses de l'esprit lorsque le problème de l'estomac est en jeu; pensons d'abord à l'apprentissage manuel, quant à l'apprentissage intellectuel on verra plus tard.

Donc il est déjà désarmé intellectuellement, car il faut admettre, n'est-ce pas, que dans toute lutte ce sont toujours les mieux armés qui gagnent la bataille.

Les armes de la vie, vous les connaissez :

La force, le génie et la beauté, ces présents de Dieu.

L'audace et l'habileté, ces dons du diable.

Le nom et la fortune, ces dons légués par les aïeux.

Le courage et la volonté, ces dons que l'on se fait à soi-même.

Donnez à un seul toutes ces armes, et peut-être sera-t-il Dieu.

Retirez-les-lui toutes et il ne sera peut-être plus homme.

Et combien parmi nous, pauvres mortels, ont à peine une de ces armes, la plus puissante, mais la plus lourde, *la volonté*.

Aussi pour celui-là, qui n'a ni la force, ni le génie, ni la beauté, ni l'audace, ni la ruse, ni le nom, ni la clef d'or qui ouvre toutes les portes, comme elles se fermeront hermétiquement devant ses pas !

Comme, en le voyant si faible, on le dédaignera ; comme, ne redoutant ni n'attendant rien de lui, on restera indifférent à son aspect ; comme les échelons de l'échelle sociale s'écarteront s'il veut essayer à les gravir ; comme la mer sera houleuse pour cet imprudent qui ose s'embarquer sans vivres et sans canons sur une nef aussi frêle et aussi nue qu'une coquille de noix.

Et pourtant cet homme, cet insensé est grisé par des inspirations inconnues, il veut partir

quand même; bientôt la tempête hurle et sa barque sombre; alors il rame avec les pieds et avec les mains; le rivage est à pic, il se cramponne aux aspérités du roc; il y laisse des lambeaux de ses ongles et de sa vie, mais il monte toujours, et enfin il atterrit.

Eh bien, quel est, de ces deux hommes, celui qui, au départ, était le plus éloigné du but ?..

Quel est celui qui a eu le plus d'efforts à faire pour arriver ?..

Enfin, quel est celui qui a le plus mérité d'être heureux et considéré ?

Ou bien le bonheur et la considération ne s'attacheraient-ils qu'aux vainqueurs d'apparat et aux triomphes faciles ?..

J'avais besoin de cet exorde, lecteurs, et c'est un peu afin de vous dire ces choses sérieuses que j'ai entrepris l'histoire d'un homme qui n'avait rien et qui a tout acquis, qui n'était rien et qui s'est créé et mis au monde intellectuellement, moralement et socialement.

Duchesne est né à Paris, le 26 janvier 1804. Son père, petit entrepreneur de bâtiments, lisez maçon, ne pouvait, vous en conviendrez, lui

laisser ni nom ni fortune; il ne pouvait même pas lui faire donner de l'instruction. Quant à l'éducation domestique, le cher homme l'eût fait de grand cœur; mais je doute que, lorsque l'on dresse des Limouzins à manier l'*oiseau*, on soit très-apte à soigner les premières années d'un enfant. Aussi le père de mon héros comprit-il qu'il ne pouvait garder son fils chez lui, et ce fut chez son parrain, employé à la manufacture des poudres et salpêtres, que fut élevé le garnement dont nous avons à vous narrer les erreurs sociales.

Après cela, le contact des poudres et salpêtres influa sans doute sur le caractère turbulent de cet enfant, qui ne put subir aucune pression, qui ne voulut jamais se courber sous un joug.

A douze ans, il commençait son apprentissage de graveur; mais il faut être longtemps assis dans cette profession artistique, et le jeune Duchesne ne pouvait rester en place; aussi allait-il flânant à travers Paris, gobant toutes les parades, humant tous les boniments. Un jour, dans un cercle de tireurs de cartes, on lui avait tiré, d'une façon habile, .. sa montre hors de son

gousset. L'enfant rentra bien penaud. Cette montre était un cadeau de son grand-père qui, en apprenant cela, fit rage et promit à son fils de le maudire... s'il recommençait.

Hélas !.. Duchesne avait du *sang de banque* dans les veines; c'est l'expression pittoresque dont il se sert lui-même lorsqu'il parle de quelqu'un qui a de l'invention ou de la volonté.

Comprenez-vous cela, lecteurs ? du *sang de banque*, c'est-à-dire de ce sang généreux, ardent, qui fait tout entreprendre plutôt que de rien manquer, de ce sang qui coula dans les veines des plus grands ou des plus habiles, et non pas de celui qui se fige dans celles des hommes ordinaires, de ces petits bonshommes qui suivent le petit bonhomme de chemin qu'on leur a tracé, espèce que l'on pourrait appeler :

Les poules mouillées de la civilisation.

Donc Duchesne quitta la chaise de graveur pour le casier du typographe ; au lieu de travailler assis, il travaillait debout, c'était toujours cela de gagné.

D'ailleurs être debout, c'est être prêt à partir ;

le Juif errant était debout quand il commença ses tours du monde.

Lorsque ce supplicié immortel fut condamné, le premier arrêt qui le frappa dut être un arrêt de mort.

Mais la mort, c'est l'immobilité pour toujours, c'est le silence, c'est la nuit, c'est l'effrayante torpeur du cadavre, c'est l'immuable sommeil, toutes choses qui nous la font si terrible.

Aussi, le coupable eut sans doute un éclair de repentir, et Dieu, qui s'en aperçut, commua sa peine.

« Marche, lui dit-il, marche jusqu'à la fin des siècles !.. »

Et nous ne pleurons pas sur

La grande misère
Du pauvre Juif errant,

comme nous pleurons sur une tombe qui se ferme.

Ah ! si au moment suprême de l'agonie on proposait à chaque mourant de commuer ainsi son dernier supplice, combien préféreraient à l'éternelle immobilité l'éternelle locomotion ?..

Duchesne, qui n'a jamais refusé à boire à qui que ce soit, ne méritait pas d'être puni à perpétuité comme Ashavérus ; cependant il était loin de passer pour irréprochable aux yeux du prote, chez M^{me} veuve Courcier, imprimeur, rue du Jardinnet, dans le faubourg Saint-Germain, si riverain du Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf, ce joyeux Pont-Neuf, où Miette faisait alors des prodiges et gardait dignement l'héritage de Tabarin, de Bobèche et de Galimafré.

Comme il se portait bien à cette époque, ce pont sur lequel le peuple venait chercher ces francs éclats de rire dont il a perdu le secret ! qu'il était séduisant, et que d'ouvriers y ont oublié l'ami Trinquefort qui les attendait au cabaret du coin !

Il est vrai qu'ils y oubliaient parfois aussi le travail, car, hélas ! chaque chose en ce monde a son bon et son mauvais côté.

Duchesne fut de ces derniers ; chaque fois qu'on l'envoyait chez les auteurs porter des épreuves, il courait gober *Miette* ; il passait des heures entières dans son cercle, l'œil tendu,

cherchant à surprendre les arcanes du grand homme, inscrivant dans sa jeune tête, avec ses merveilleux *boniments*, cet aphorisme qui l'a immortalisé.

« Un escamoteur est pétri du même limon
« qu'un maréchal de France. »

Aussi, combien de fois le prote et le correcteur, le surprenant en contemplation extatique devant le dieu Miette, le prirent par les oreilles qu'ils tiraient de façon à réveiller leur propriétaire, le désillusionné petit PAIN-DE-LAINE.

Pain-de-Laine était un sobriquet que les typographes avaient donné à Duchesne à cause de sa chevelure noire, soyeuse, abondante et crépue, se dressant sur sa tête en tourelle, en pain de sucre; une véritable pyramide de cheveux. Quoi qu'il en soit, le jeune Duchesne rentrait alors tout penaud à l'imprimerie; mais là, sa nature insouciantre reprenant le dessus, il mettait bien tôt tout l'atelier en verve.

Si, par hasard, il restait morose un peu trop longtemps, les ouvriers lui disaient :

— Duchesne, voyons, conte-nous une *sorte*.

Une sorte, en langage d'imprimeur, veut dire une *bourde*, une blague.

Aussitôt, le disciple de Miette bondissait sur le marbre, et, là, commençait, avec des gestes impossibles de vérité, le *boniment* qu'il avait entendu la veille tomber de la bouche du maître ; et puis venaient les jeux de physionomie, les tours de carte qu'il lui avait vu exécuter ; ou bien il confectionnait, avec du papier, des *cygnes* ou des *petits canards*, les plaçait sur le marbre, et aussitôt les *cygnes* et les *canards* de se mettre en mouvement et de marcher aux yeux des compositeurs ébahis.

L'ingénieux moutard avait collé sous chaque canard, avec du suif, une grosse mouche invisible qui le portait sur son dos.

Mais tous ces petits talents ne pouvaient faire l'affaire de l'imprimerie, et il fallut bientôt quitter M^{me} Courcier pour entrer chez M. Dupont, hôtel des Fermes. Voyez quel guignon, ou plutôt quelle chance était celle de Duchesne : l'hôtel des Fermes était une des dépendances du Théâtre-Comte. Dès ce jour, il ne manqua pas une des séances du célèbre prestidigitateur ; mais, en re-

vanche, il s'absenta souvent de l'imprimerie, si bien qu'un beau jour, las d'être grondé pour l'heure à laquelle il arrivait, pour les nombreuses *coquilles* qu'il laissait passer, pour avoir même composé des phrases d'une parade au lieu de celles de la copie, Duchesne ne revint pas, Duchesne ne revint plus.

Il avait dix-huit ans ; la prestidigitation l'avait toujours ébloui, fasciné : il s'était dit que celui qui semblait faire chaque jour des miracles devait être assez puissant pour se rendre heureux, et que celui qui escamotait une muscade pouvait bien escamoter sa position sociale.

Voici donc qu'avec une physionomie intelligente, de la verve et de l'audace, notre héros va commencer à jeter le brio de sa vie aux quatre-vingt-six départements de la France.

Le voici prestidigitateur ; un sac de militaire sur le dos, il se met en route. Un rapprochement que Miette n'ent pas manqué de faire, c'est que ce sac ne contenait pas un bâton de maréchal de France, mais qu'il contenait, avec d'autres instruments de physique, une baguette d'escamoteur.

Nous avons un cahier de certificats, tous signés et légalisés, qui prouvent que pour cette profession son apprentissage fut bientôt fait.

Et pourtant le métier était âpre, difficile, vous en conviendrez, lecteurs, lorsque vous saurez qu'à cet âge où la face n'a pas de rides, il était devenu physionomane ; qu'il lui avait fallu assouplir ses lèvres et son larynx pour être méloglogue, ses mains pour être physicien et jongleur et son épigastre pour être ventriloque.

Combien de travail ou d'aptitude ne lui a-t-il pas fallu pour acquérir toutes ces spécialités qu'il a colportées, du 20 novembre 1825 au 21 octobre 1828, dans les pensionnats, les collèges, les séminaires et même les châteaux de Reims, Amiens, Toul, Trévoux, Abbeville, Arras, Troyes, Dijon, Langres, Montdidier, etc., etc.

Et que de noms honorables ou illustres lui servent de parrains au début de sa carrière.

Le baron de Septenville, maire de la ville de Montdidier, le baron de Vandœuvre.....

Mais fournissons quelques attestations.

Duchesne débute à Argenteuil, dans une salle

de danse, avec un grand succès; après trois représentations, il repart.

• Tenez, il est à Tonnerre :

« J'atteste que M. Duchesne a donné une soirée à nos élèves où il les a beaucoup amusés par la variété de ses tours d'adresse, ses scènes de ventriloquie, l'imitation du chant des oiseaux, et sa dextérité dans les jeux indiens, des boules d'or et des anneaux.

« Tonnerre, le 15 février 1825.

« Le principal du collège, officier de l'université,

« C. HUARD. »

« Pauvre principal de collège !!!

« Pauvre officier de l'université !!!

Je plains ce *où* de tout mon cœur; mais que faire?... il est sous mes yeux, écrit de votre docteur main. Hou!!!...

« Le voici, à Amiens, dans un couvent; vous voyez que ce n'est pas le diable que Duchesne, et pourtant la supérieure n'est pas encore, en ce moment, bien rassurée sur son compte.

Mon jeune héros se présente à la grille et demande à donner une séance; mais un concurrent était là; il fallait faire des prodiges, il en fit. A un de ses jeux de physionomie, son visage prit

une expression tellement effrayante que la bonne sœur s'évanouit. Grâce à ce petit incident, son triomphe fut assez complet pour qu'il emportât le certificat suivant :

« Nous certifions que M. Duchesne a donné une récréation très-agréable aux élèves du pensionnat des religieuses du Sacré-Cœur, dites de Louvencourt, par la *dextérité des tours qu'il a faits*, qui ont beaucoup amusé.

« Amiens, 28 novembre 1825.

« SŒUR SAINT-JOSEPH, *supérieure.* »

Bonne sœur Saint-Joseph!... *la dextérité des tours*; mais du moins elle est excusable, elle s'était évanouie un instant avant d'écrire cela.

Nous avons vu Duchesne au collège, dans un couvent, suivons-le au château.

« M. Duchesne a donné une soirée chez moi. Toute ma société a été extrêmement contente de son adresse; ses tours sont extrêmement jolis et je suis fort aise de lui donner ici l'expression de notre satisfaction.

« Tanlay, 10 février 1827.

« LE MARQUIS DE TANLAY. »

Enfin, terminons par un nom, grand entre tous les noms, par un nom historique.

« M. Duchesne a donné une représentation sur le théâtre de mon château, et ses talents et son adresse ont beaucoup amusé ma société.

« A Ancy-le-Franc, ce 2 octobre 1828.

« LE MARQUIS DE LOUVOIS,
« *pair de France.* »

Mais après tous ces triomphes, tous ces bonheurs, que de tristes pages dans son existence!... A Franconville, il trouve à vendre, avec de très-beaux avantages, son cabinet à Valladon, qui, à cette époque, exerçait en ce village le métier de tailleur. Le marché se conclut, et voilà notre jeune physicien sans outils, mais une somme assez ronde sonnait dans son gousset, et il comptait bientôt trouver avec elle à se monter un peu mieux.

Hélas!... dans une chambre à deux lits de l'auberge du *Cheval blanc*, près Pontoise, il trouva son maître en prestidigitation qui lui escamota... la somme et le vêtement qui la contenait.

Il ne lui restait pour instruments que des cartes, ses doigts, son gosier de ventriloque et la mobilité de son visage.

Un jour, pourtant, après mille misères, il dé-

couvre un trésor, un vieux bouquin ; dans ce livre était un alinéa dont voici le titre :

Moyen d'être incombustible, de se gargariser avec du plomb fondu, de se passer un fer rouge sur la langue, etc.

Duchesne, c'est l'apôtre de la banque, c'est l'illuminé, le croyant, le fanatique de la religion des *chercheurs*.

Aussi, ne doutant pas un instant de la sincérité de cet Albert de rencontre, de ce nécromant d'occasion dont l'âge séculaire avait jauni les feuillets, Duchesne s'élance dans le village, faisant savoir à tous :

« Qu'avec la permission de M. le maire, lui,
« Salamandrius, originaire de la terre de feu,
« vivrait au milieu des flammes comme le poisson dans l'eau ; qu'il entrerait dans un four,
« un gigot à la main, et n'en sortirait que lorsqu'il que le gigot serait cuit ; qu'il forgerait avec
« son poing en guise de marteau, etc., etc. »

Salamandrius avait loué une grange assez spacieuse ; cette annonce, passablement chaude, avait fait son effet : le soir, à l'heure fixée, tout

le village était réuni; une société élégante et choisie était même accourue d'un château voisin. Un vieux quinquet et six bouts de chandelles éclairaient la salle de spectacle; on voyait sur le côté du théâtre un réchaud plein de charbons incandescents, au milieu desquels rougissait une pelle à feu.

Tout à coup Salamandrius s'avance : ses longs cheveux lui donnent un aspect surnaturel. Après avoir médiocrement amusé, avec quelques jeux de physionomie, des spectateurs qui attendaient avec une vive impatience les expériences promises par le pyrophile, il s'avance, calme et résolu, vers le réchaud, prend froidement la pelle d'un rouge cerise magnifique et l'applique sur sa langue.

Mais il pousse un cri terrible, auquel répondent les bravos ironiques des paysans qui étaient venus là pour s'amuser, et qui, faute d'autre spectacle, s'amusaient en effet en voyant le pauvre Salamandrius se tordre sous la douleur.

L'affreux bouquin avait menti, et le pauvre Duchesne s'était horriblement brûlé les lèvres et la langue.

Il en demeura muet pendant plus d'un mois, et se vit forcé d'entrer à l'hôpital.

A sa sortie, il reprit à regret son composteur chez M. Moissan, maître imprimeur à Beauvais; mais au bout de trois mois l'impatience le dévore, et Duchesne repart pour chercher, au grand soleil, de nouveaux succès ou d'autres misères.

Alors il changea de profession, acheta une caisse roulante et se mit à parcourir les marchés en vendant des *canards* (récits de meurtres, d'incendie, plaintes, etc., etc.).

Le soir, pourtant, quand la journée avait été mauvaise, il donnait bien encore de temps en temps quelques séances de physique, mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'a plus jamais essayé à se faire passer pour une salamandre.

Cependant, la vie continuait à se faire difficile; un des habiles du métier, qu'il rencontra, lui conseilla de se tirer d'affaire en s'exploitant lui-même comme *scapiglione* : ses cheveux devaient lui servir merveilleusement. Il se mit donc entre les mains d'un saltimbanque; mais la position de phénomène, qui veut que le sujet ne sorte jamais afin de ne pas exhiber pour rien ce que la

foule vient voir en payant dans une baraque, ne pouvait convenir longtemps à une nature aussi indépendante que celle de Duchesne.

D'ailleurs, le propriétaire de la loge eut aussi des malheurs : son cheval mourut, un coup de vent emporta les toiles délabrées de la baraque ; Duchesne profita de cela pour se séparer de lui, et vint directement à Paris. Paris, la ville sans pareille, où le badaud fourmille, où l'on arrête la foule en regardant un point chimérique ! Paris, qui a vu tant de saltimbanques et qui en verra encore tant d'autres !

C'est là, ô Duchesne ! que :

Ta fortune va prendre une face nouvelle.

D'abord, il débute aux *Funambules* comme magicien opérateur et homme extraordinaire.... toujours par les cheveux ; mais ce n'était pas là sa suprême ambition.

Il va trouver Génisson, le machiniste de la Gaîté, qui lui donne de très-bons conseils, lui apprend de nouveaux tours, et lui monte, moitié argent comptant, moitié à crédit, une baraque en bois sur la place de la Bastille. Là, il annonce,

après ses tours d'escamotage, devinez ? Il annonce tout simplement ceci :

LA DÉCAPITATION !

Le physicien tranchera la tête à un homme en plein théâtre. Rien que cela !

Tout Paris accourut ; les femmes surtout, dit Duchesne, vinrent en foule : elles aiment ces grandes émotions. Hélas ! Duchesne a raison, et nous en avons eu la preuve toutes les fois que le sinistre instrument a dressé ses deux poteaux couleur de sang sur une *Grève* quelconque.

O femme ! femme ! quels mystères étranges renferme donc ton cœur, ce cœur dont tu parles si souvent et de la sensibilité duquel tu te fais une si splendide auréole ?

A chacune de mes séances, dit encore Duchesne, deux ou trois d'entre elles se trouvaient mal ; les autres le savaient, et pourtant elles venaient plus nombreuses.

O femme ! femme !... Problème ! énigme !... sphynx si terrible et si charmant !

.

Duchesne se servait, pour cet effrayant tour d'escamotage, d'un cou de mouton qui, pendant que la tête disparaissait dans une trappe, devait, appliqué au tronc, présenter l'aspect d'un cou fraîchement coupé.

Or, un jour il lui arriva un incident assez bizarre : au moment où la tête allant disparaître sous la lame de sabre pour se cacher à tous les regards il cherchait son cou de rechange, il l'aperçut dans la gueule d'un chien de boucher qui bondissait au milieu des spectateurs qui se tor-daient de rire et sifflaient à outrance.

Duchesne fut désespéré ; il quitta Paris, chassé par cette tempête, et partit avec une troupe de comédiens ambulants ; mais bientôt l'administration nomade qui l'avait engagé tomba en déconfiture, et il dut revenir à Paris.

Voilà la première période de sa vie d'aventure ; nous touchons à une crise de son existence : il a vingt ans, il va tirer au sort... La Providence va-t-elle le contrarier dans sa voie ? va-t-elle imposer à l'indiscipliné par excellence sept années de discipline militaire?... M. le maire, qui sert

ce jour-là de *truchman* à la Providence, répond par un bon numéro.

Le voilà donc libre, libre comme l'air ! Cela le fit rêver à ses habitants dont Toussenet et Michellet ont chanté le merveilleux instinct.

Il est des cerveaux dans lesquels une pensée entraîne avec elle des déductions étranges ; Duchesne a la tête ainsi organisée. Savez-vous ce qu'il fit de cette pensée ? Il la caressa quelque temps, puis un jour il disparut avec elle et quelques-uns de ces pauvres petits êtres emplumés, mésanges, moineaux francs, canaris, et autres.

Le croiriez-vous, lecteurs, ce vagabond, ce paresseux, ce *nomade*, s'enferma pendant six mois dans une chambre avec ces mystérieux compagnons, étudiant leurs manies, leurs vices, leurs penchants, leur façon de voler, s'assurant leur amitié, utilisant tous leurs instincts.

C'est que Duchesne voulait se faire à son tour impresario d'une troupe qui lui serait dévouée, dont les acteurs ne se jalousseraient pas les uns les autres, qu'il ne paierait pas et qui ne lui coûterait pas trop cher à nourrir.

Pour savoir ce que cet homme avait imaginé,

il faut que nous ouvrons avec lui le Cirque de Bordeaux, dans lequel il débuta avec tous ses acteurs.

Savez-vous ce que l'affiche annonçait ?

LES OISEAUX TYPOGRAPHES.

Comprenez-vous ce qu'il avait fallu à cet homme de patience miraculeuse pour rompre des élèves aussi rétifs à assembler des lettres et à composer des mots ou des phrases à la volonté du spectateur.

Ces messagers galants portaient des fleurs aux dames ; une mésange surtout était une délicieuse bouquetière. Il avait aussi des oiseaux soldats qui simulaient la conquête d'Alger, tiraient le canon et allaient planter un drapeau sur les remparts de la ville.

Les comiques de la troupe étaient un singe, un chien et une dinde.

Le croiriez-vous, Duchesne a eu tant d'affection pour ces innocents volatiles, qu'il a commis

des vers pour eux. Je veux vous les donner dans toute leur naïve simplicité.

On a vu jusqu'à présent
Que petit oiseau volage
N'était propre dans une cage
Qu'à nous charmer par son chant.
Ici, voyez l'intelligence
Dont il fait parade à vos yeux,
Pour vous montrer que la science
Est le bien le plus précieux;
Qu'une éducation finie
Peut réparer bien des maux,
Puisqu'elle peut aux animaux
Donner presque du génie.

Vous dire l'effet que produisit un tel spectacle est chose impossible. Acteurs et directeurs eurent de splendides ovations à Bordeaux, Lyon, Marseille, Paris, partout, enfin, où parurent ces merveilles ailées.

Duchesne allait commencer dès ce jour à faire fortune, mais... encore ce mais... Hélas ! qu'il en arrive de *mais* dans ces difficiles existences que je raconte ; donc, mais Duchesne fut pris à

Toulon de douleurs rhumatismales ; malgré les soins qui lui furent prodigués, il fut longtemps à se rétablir. Ne pouvant les soigner lui-même, ces chères petites bêtes du *bon Dieu* moururent, et Duchesne dut recommencer à marcher seul.

Heureusement c'est un cerveau fécond en ressources, un esprit ductile, aux expédients sans fin, que le cerveau du type dont je vous entretiens.

Il compose une pommade régénératrice ; sa chevelure luxuriante devra en favoriser l'émission, et il en commence le débit sur un tabouret. En quelques jours il avait gagné un cheval, triste Rossinante, réformé du bague de Toulon, qui traînait misérablement ses quatre jambes comme les vieux forçats, ses compagnons, traînent celle qui porte la chaîne.

Un mois après il achète une espèce de carriole avec un essieu en bois. Il va à Rouen et en revient avec une fort jolie voiture ; il revient à Paris avec elle en 1829, et, en 1830, il est possesseur d'une des voitures de Charles X et des harnais de madame la duchesse d'Angoulême.

Et voici que désormais les jours de misère sont finis ; il ne tâtonnera plus, il roulera à grandes

guides vers la fortune, car il a dans ses mains ce grand levier qui s'appelle l'argent.

Hurrah ! voici les beaux jours et les triomphes splendides !...

Voici la liqueur des braves ! cette précieuse liqueur qui, dans un verre d'eau, se décompose et forme les trois couleurs, les couleurs nationales.

Parisiens, badauds de la ville et des faubourgs, voici venir des voitures dorées et armoriées, postillon, valet de chambre, domestique, douze musiciens en livrée, six chiens de chasse ; voici des cors qui sonnent leurs fanfares les plus retentissantes ; puis, sur le devant de la voiture, un homme avec un large manteau que le valet de chambre enlève pour découvrir un costume brillant de général.

Ce costume, ces voitures, ces courriers avec leurs housses superbes, ces fanfares, ces musiciens, ces domestiques, tout cela, saluez !... saluez, vous dis-je !.. c'est le travail qui a secoué ses haillons et qui passe triomphant... C'est Duchesne qui monte au Capitole !...

Mais l'âge de vingt-cinq ans a sonné pour lui

l'heure d'être raisonnable, jusque-là il a beaucoup fait pour réjouir les hommes, pour les amuser, ce n'est pas assez, il veut leur être utile.

Prendre un but sérieux et l'atteindre, soulager réellement, si cela se pouvait, ceux qui souffrent, être médecin comme les charlatans et charlatan comme les médecins, tel fut son rêve.

Il trouva sur son chemin un oculiste et partit avec lui, cherchant à acquérir chaque jour l'habileté du maître; mais ces leçons ne lui suffirent pas; il va à Montpellier, étudie, et se fait diplômer à l'âge de trente-deux ans. Alors seulement il est sûr de lui; il exerce! Et, en effet, nous le trouvons en 1836, à l'âge de trente-trois ans, faisant une opération dont voici le procès-verbal :

« Nous, soussignés, docteurs en médecine de l'hospice de Beaumont, certifions que la nommée Magdeleine Chagot, âgée de 86 ans, veuve de Barthélemy Rocheboué, demeurant à Beaumont, s'est présentée à nous avec une cataracte laiteuse dans chaque œil, justifiant la perte totale de la vue; M. Duchesne, médecin-oculiste, opéra gratuitement à l'hospice de cette ville ces deux cataractes, en notre présence, celle de M. le maire et de plusieurs personnes, en observant les règles de l'art, et n'a été que deux minutes pour lui rendre la lumière, et

Magdeleine Chagot a témoigné toute la reconnaissance qu'elle doit à M. Duchesne de lui avoir, par une habile opération, rendu un des sens les plus précieux à notre existence.

« En foi de quoi nous avons pris plaisir à lui délivrer le présent certificat pour lui servir à qui de droit et mériter la confiance publique.

« Beaumont, 2 mai 1836.

« DUHALDE

« d. m. p.

DUHALDE

filz d. m.

« Vu par nous, maire de Beaumont, qui avons été présent à l'opération, pour légalisation de la signature de M. Duhalde père, docteur médecin en cette ville.

« Beaumont (Loiret), 2 mai 1836.

« LOCTON,

(Ici le cachet de la mairie)

« maire. »

Malgré cet éclatant succès, Duchesne comprit bientôt la terrible responsabilité qui pesait sur lui.

Et d'ailleurs, il se dit que les yeux, qui sont exposés à voir les si vilaines gens et les si vilaines choses qui sont sur la terre, étaient loin d'être une des nécessités de la créature.

Et il laissa la cataracte s'étendre complaisamment sur l'œil comme un voile préservatif contre

les laideurs de la vie humaine, et il cessa d'être oculiste pour se vouer dès lors, d'une façon sérieuse, à l'étude de la dentition...

Voici, du reste, comment, dans une profession de foi lancée au public en prospectus, il s'exprime lui-même à cet égard. Laissons parler Duchesne, il sait se faire comprendre et surtout se faire croire.

« Notre profession, très-honorée chez les peuples les plus anciens, oubliée ensuite pendant plusieurs siècles, ne sortit de cet oubli que pour être exercée par des *ignorants* qui léguèrent à leurs successeurs l'héritage d'une réputation peu honorable; c'est ce qui a probablement contribué au discrédit dans lequel elle a longtemps vécu, et dont elle se relève un peu aujourd'hui.

« L'étude des maladies des dents et leur extraction est moins, chez moi, une spéculation qu'un goût, qu'une passion, pour la satisfaction de laquelle je ne crains pas de consacrer tous mes instants.... Je ne suis content que lorsque je me trouve entouré à mon cabinet d'un grand nombre de personnes et que je fais les opérations relatives à mon art; c'est mon champ de bataille, à moi; c'est là que j'interroge la nature sur le mystère de ses productions morbides, c'est là que j'établis des comparaisons entre les différents modes d'opération qu'il faut saisir spontanément pour obtenir des résultats heureux dans l'**extraction des dents**. — Certes,

si je me borne à la spécialité des maladies des dents, c'est parce que je pense que cette branche de la pathologie et de l'odontotechnie est assez vaste, assez difficile, pour que la vie entière soit consacrée à son étude, et c'est aussi de ma propre volonté; car qui s'opposerait à ce que je fisse de la médecine générale? Si je refuse de m'en occuper, renvoyant à mes confrères les malades qui viennent me consulter pour des affections autres que les affections des dents, c'est que chez moi la *jalousie médicale* n'existe pas, et que, par la même raison, je pense mieux *traiter* ou *ôter* une dent, parce que j'en fais une spécialité. — Sachant faire la part de l'âge, de la constitution, du caractère, je prends à tâche d'apporter, dans les soins que j'apporte à mes clients, tout le tact, toute la douceur, toute la patience que leur état douloureux réclame. — C'est ainsi que chaque jour, de l'enfant au vieillard, je vois s'agrandir le cercle de mes clients et s'accroître la somme de gratitude dont ils veulent bien m'honorer.

« DUCHESNE, *médecin-dentiste.* »

Ce speech écrit a été lancé par Duchesne, tout récemment, après de longues études; il y constate son succès et y rend compte de sa pensée intime. Mais reprenons-le en Normandie. Je veux, chers lecteurs, vous faire lire un article tout entier inséré dans le *Haro*. Il vaut la peine d'être lu; c'est un plaidoyer comme celui que j'établis ici

en faveur de gens que l'on a trop souvent dédaignés de parti pris.

Je cède la parole à un journal de Caen, le *Haro*, numéro du 27 avril 1847 :

Chronique de Caen.

« Quelqu'un disait hier : « D'où vient donc que chaque année vous parlez des saltimbanques comme d'artistes en renom ? »

« — Sans eux, répondis-je, il n'y aurait plus de foire à Caen.

« Oh ! mon Dieu, chassez les saltimbanques, et la foire est tuée à toujours. Par suite, diminution dans le budget de recettes de la ville ; pour la compenser, augmentation d'impôt avec une certaine nonchalance dans les affaires. Et puis, j'aime les spectacles forains, les saltimbanques... quand l'humanité ne s'y dégrade pas trop.

« M. Duchesne, qui a la langue aussi bien pendue qu'un candidat à la députation, vendant à la foule réunie autour de sa voiture, la *Fleur-de-Marie*, qu'il déclare être un remède souverain contre les maux de dents, disait dimanche dernier :

« Vous vous demandez à vous-mêmes, j'en suis sûr : Que peut valoir le remède de cet homme qui vient là sur une voiture, avec un chapeau à plumes, un pantalon rouge, un habit brodé sur toutes les coutures, avec tout l'attirail d'un charlatan ?....., Soit ! je suis un charlatan... Mais quel est celui de

vous qui pourrait me dire où finissent l'art et la science et où le charlatanisme commence ? »

« M. Duchesne avait un peu raison ; et quand j'entends prononcer le mot de saltimbanque, je me demande où finit l'art et où Bilboquet commence.

« Nous avons vu, ici, en pleine foire, l'*homme à la poupée* : quelque temps après, on faisait pour lui des vaudevilles, sur les théâtres de Paris : et Paris courait en foule voir le saltimbanque d'hier devenu artiste le lendemain.

« Il y a trois ans qu'on ne veut plus, à Caen, des poses plastiques : c'est la dernière chose que montrerait Bilboquet. On s'est battu, cette année, à Paris, à la Porte-Saint-Martin, au Cirque, pour aller voir des hommes et des femmes en maillot représenter les plus beaux chefs-d'œuvre de la statuaire.

« Dites aux escamoteurs qui vont en pleine foire qu'ils sont des saltimbanques, ils vous répondront : Vous nous appelez des escamoteurs, soit ; mais nous ne prenons que l'argent que vous voulez nous donner, tandis qu'il en est d'autres qui escamotent votre honneur.

« Dites à Plège, l'acrobate, qu'il est un sauteur de corde : il vous répondra qu'il a plus *funambulé* pour le peuple que pour les grands et que pour lui-même... Il vous dira que son métier a été honoré par madame Saqui, et que c'est un art ; que son agilité, à lui, son courage, lui ont servi à retirer des flammes une famille entière, que cela lui a valu le prix Monthyon.

« Oui, l'art, la science, le charlatanisme, la sal-

timbanquerie, qu'on nous passe le mot, se touchent de très-près.

« Et puis, après tout, il y a quelque chose de poétique dans la vie errante, vagabonde de ces hommes qui posent leur tente ici et là, selon les nécessités du temps.

« N'est-ce pas un peu l'image de bien des gens ? beaucoup de bruit, beaucoup de tapage au dehors pour faire voir ce que l'on sait faire. Cette discordance de tambours, de cimbales, de trombones, de grosses caisses, de clarinettes, de castagnettes, de trompettes qui chevrotent, de malheureux qui se déhanchent, s'égosillent pour faire entrer le public dans leurs baraques, afin de leur montrer, quoi ? le résultat d'une étude de toute la vie : un tour de force, un chien dressé, une pièce mécanique, tout cela n'est-il pas la représentation vivante du milieu social dans lequel nous vivons ?....

« Arrêtons-nous et gardons-nous de faire de la philosophie.

« Ajoutons seulement que l'homme est sur la terre pour travailler et pour se distraire ; qu'il est trop heureux, quand il a tant de soucis pour rien, de pouvoir se procurer un plaisir à peu de frais.....

« Le plaisir, vous savez bien que chacun le prend où il le trouve.

« On dit que Napoléon se plaisait à regarder les marionnettes des Champs-Élysées : Polichinelle surtout !

« Le roi, oui, le roi Louis-Philippe lui-même, la famille royale ont bien reçu aux Tuileries, pour les

voir, les deux petites filles jumelles de M. Cretot, Rose et Blanche ! »

Qu'en dites-vous, lecteurs ? vous voyez que je ne suis pas tout seul de mon avis ; certes, je vous ai montré pas mal de noms sonores en contact avec *ce Duchesne* ; mais poursuivons, nous en trouverons d'autres. Voici, toujours en 1847, numéro du 19 mai, ce que l'on insérait dans le *Journal de Vire* (Calvados), à la suite d'un article fort élogieux que je ne reproduirai pas :

IMPROVISATION FAITE DANS LA DERNIÈRE ANNONCE
QUE FIT M. DUCHESNE.

De tes yeux d'où jaillit une éloquente flamme,
Une fois qu'on subit les magiques effets,
S'en est fait, ton esprit illumine notre âme ;
Heureux qui peut goûter le fruit de tes bienfaits !
En vain, mille jaloux, contre toi furieux,
Se liguent pour voiler ton astre dans les cieux,
Zecrains pas leur courroux, plein d'un noble courage
En guérissant nos maux redouble encor leur rage.

Enfin le voyage est terminé ; il est temps de vous reposer, Duchesne ; venez chercher à Paris la grande consécration, il ne manque pas

ici de voix retentissantes pour vous l'octroyer. Voyez, voilà les auteurs des *Mémoires de Bilboquet* qui sonnent pour vous dans PARIS-SALTIMBANQUE. Ecoutez, Duchesne, on parle pour vous ici comme partout :

« Le dentiste patenté fait usage du chloroforme, au risque d'endormir son client pour l'éternité ; il ne défie pas l'ennemie, la douleur, face à face ; il n'essaie pas de la combattre par le seul effort de son adresse et de sa dextérité. Une fois la sensibilité éteinte, le cerveau plongé dans une léthargie sœur de la mort, cet homme habile, avec ses leviers, ses crochets, ses instruments tranchants ou piquants, taille à plaisir dans la gencive... il opère à son aise sur un cadavre, sans témoins et sans critiques.

« Ah ! il ferait beau voir que Duchesne s'y prit de la même façon. L'ombre de ses devanciers se voilerait la face, et le public empressé qui admire, bouche béante, la prestesse et l'aplomb superbe de l'opérateur, s'en irait désappointé en se disant que tout le monde en ferait bien autant.

« N'est pas qui veut opérateur en plein air, charlatan, comme on les appelle.

— « Ah ! vous nous appelez charlatans, se serait écrié à ce sujet feu Miette. Charlatans vous-mêmes, qui avez besoin d'un cabinet reculé, d'une pièce close et matelassée pour assassiner impunément vos victimes ; venez là, comme nous, au grand soleil, en présence d'une foule intelligente, appliquer

vos outils prétentieux sur la première mâchoire de bonne volonté venue. On verra qui saura faire la meilleure besogne, de vous avec ces affiquets dorés qui ne tiennent pas dans la main, ou de moi avec le premier objet venu, avec un couteau, un poinçon, un sabre ! Oui, un sabre véritable, comme celui dont se servaient nos pères.

« Je me suis laissé enivrer aux bouffées du boniment classique. Duchesne se garde de parler avec tant d'emphase ; il est l'homme de son siècle ; il sait qu'on réussit mieux avec une apparence de tenue, un vernis de bon ton qu'avec les fanfaronnades et les estramaçons de ses prédécesseurs.

— « Mesdames et messieurs, dit-il avec simplicité (absolument comme un président quelconque de comice agricole ou de réunion magnétique), vous avez tous souffert des horribles douleurs de la névralgie. Vous avez vu avec quelle dextérité, quelle sûreté de coup d'œil nous avons extirpé, sous vos yeux, une des molaires les plus rebelles.

.
.
.
.

— « Eh bien ! s'il est quelque personne qui souffre comme souffrait tout à l'heure monsieur (il désigne le patient), que cette personne se présente. Moyennant la faible rétribution d'usage, je l'admettrai dans l'intérieur de ma voiture, et, au bout de cinq secondes, elle sortira joyeuse, débarrassée d'une douleur terrible et dans la plus parfaite santé. »

Mais ce que les auteurs des *Mémoires de Bilboquet* ont oublié de consigner, ce sont les inventions superbes qu'employait Duchesne pour forcer ces derniers à monter dans sa voiture de charlatan.

Un seul devait entraîner les autres; mais que celui-là, ce premier, ce phénix qui fait ou défait la recette, ce béliet qui doit sauter le fossé du préjugé, est rare et difficile à décider.

Savez-vous alors ce que disait Duchesne, Duchesne le magnifique?

« Messieurs, disait-il, je donne 10 fr. au premier d'entre vous qui se fera extraire une dent. »

Et les deux pièces de cent sous reluisaient au soleil. — Ah ! qu'elles avaient un charme magique et des reflets tentateurs; souvent deux pauvres diables se plaçaient en même temps sur la banquette du cabriolet de son élégante voiture et se disputaient, chacun d'eux prétendant être monté le premier.

Duchesne, superbe, les regardait se disputer en souriant :

— « Eh bien, messieurs, leur disait-il après une pause, vous êtes-vous enfin mis d'accord?... »

— Oui, monsieur, c'est moi, répondit l'un.

— Non, monsieur, c'est moi, reprenait l'autre.
Et la dispute allait recommencer.

— Allons, messieurs, finissons ; d'autres malades souffrent et attendent pour monter dans la voiture que vous en soyez sortis ; vous aurez *dix francs* chacun pour votre dent. Voyons, ouvrez la bouche, disait-il à celui qui lui avait semblé le plus acharné.

L'homme ouvrait la bouche et désignait à l'opérateur la dent malade.

— Mon ami, reprenait alors celui-ci, vous voulez toujours les dix francs que je vous ai promis ?

— Oui, monsieur.

— C'est que je vais vous dire, faisait Duchesne, je ne tiens pas précisément à celle que vous me désignez, qui, étant gâtée, ne pourrait me servir à rien, et je préfère celle-ci.

Et il montrait une incisive parfaitement en vue et très-immaculée.

— Je vais donc vous l'arracher, et je vous donnerai vos dix francs.

Jugez de l'accès d'hilarité qui s'emparait des

spectateurs à la vue de la désillusion du pauvre diable.

— Mais, monsieur, je ne veux pas que vous m'ôtiez celle-là; gardez vos dix francs; c'est celle-ci qui me fait souffrir, priait le malheureux.

— Pour celle-ci, vous me paierez, répliquait Duchesne; car enfin, vous comprenez que je ne puis pas faire mon métier pour rien.

Et la foule de rire plus fort. Enfin, lorsque le praticien avait récréé son public par cette scène de comédie, il disait aux deux hommes, qui voulaient redescendre, d'ouvrir la bouche, et les deux dents, enlevées par enchantement, allaient tomber au milieu d'un public compact qui applaudissait à outrance, lorsque Duchesne ne voulait plus accepter l'argent que les deux opérés lui offraient maintenant de bon cœur.

Mais ne quittons pas encore la place publique, Duchesne y est resté trop longtemps pour que nous en sortions brusquement.

Savez-vous, lecteurs, après la difficulté de faire monter le passant, celui qui a peur du préjugé.

dans une voiture de saltimbanque, ce qu'il y a de plus ennuyeux dans ce terrible métier?

C'est de commencer la séance.

Il faut quelquefois des prodiges d'habileté pour grouper autour de soi un grand nombre d'auditeurs; car celui qui doit parler en plein vent pendant une journée tout entière, doit ménager sa poitrine et ne commencer son speech que lorsque son cercle est complètement formé, afin d'être entendu complètement par le plus grand nombre et d'avoir moins longtemps à parler.

Pour arriver à ce résultat, les uns grimacent comme Lartaud, les autres posent comme Mangin. Duchesne, lui, qui n'avait pas oublié ses anciens exercices, jonglait avec des boules en cuivre, des anneaux et des poignards; et il faut que je vous dise que peu de jongleurs l'égalent quant à l'habileté : avec ses boules de cuivre, il sait se faire une auréole rapide comme ce sillon de lumière que rejette un miroir agité au soleil; ceci lui servait.

Et puis Duchesne a l'imagination aussi prompte que la parole et aussi sûre que le regard. Ce n'est point un de ces saltimbanques qui ont ap-

pris un *boniment* écrit par un autre, qu'ils répètent avec la même mine, les mêmes gestes, les mêmes poses, les mêmes inflexions, avec quelque chose du singe dans les bras et les jambes, et quelque chose du perroquet dans la conformation de la tête.

Duchesne est toujours prêt à tout ce qui peut lui arriver; qu'un embarras se présente, il s'en fait un avantage; qu'une concurrence sérieuse vienne, et lui qui ménage tous les pauvres diables qui font un des petits métiers du carrefour, acceptera le défi et saura profiter de cette concurrence pour monter davantage. Il est l'homme du moment; le génie de l'inspiration le prend aux cheveux et l'emporte; puis, au moment où son concurrent y pense le moins, elle le laisse retomber lourdement sur sa tête pour l'écraser.

La première fois que nous le vîmes, ce fut dans une circonstance solennelle, en 1853, aux Champs-Élysées et à Montmartre, pour les grandes fêtes d'août.

Depuis longtemps, il dormait dans les délices de cette Capoue qui était son cabinet de la chaussée Clignancourt. Duchesne n'avait pas encore

celui de la rue Vivienne, le seul qu'il a gardé, son lieu de retraite, son ermitage qu'il a conquis à la pointe de sa volonté, qu'il vendrait demain, s'il le voulait, 150,000 francs espèces sonnantes et ayant cours ; mais laissons cela, nous y reviendrons. Il se faisait remplacer sur la place publique par ses deux fils, deux hardis jeunes gens.

Tout à coup, on lui apprend que *Turquetin*, le dentiste de Rouen, qui avait tenu contre lui toute une campagne dans la Normandie, une année ou deux auparavant ; *Turquetin*, la mort aux rats de la *banque*, celui qui écrasait sous le pied de ses chevaux pommelés tous les pauvres industriels de la place publique qu'il trouvait sur son passage, on lui apprend, dis-je, que ce terrible *Turquetin* est arrivé à Paris comme pour le provoquer. — Il avait compté sans la tête de *Duchesne* qui a trouvé tant de choses.

Je ne dirai pas que le *vieux* cheval releva la tête ; cette qualification appartenant de droit à *Sainte-Beuve*, qui se l'est donnée dans une lettre adressée à *M. Théodore de Banville*.

Mais je dirai : *Duchesne* sentit sa *crinière* se

dresser sur son front ; car il a une *crinière* que bien des fats lui ont enviée.

Quoi qu'il en soit, il bondit de nouveau sur sa voiture, et, dès ce jour, pendant toutes les fêtes, Paris put assister à un de ces terribles combats, à une de ces effroyables mais habiles *contre-carres* (style *60/60*) comme jamais n'en virent les yeux des hommes.

On *sa*crusterait le meuble avec tout l'émail qui tomba pendant ces quelques jours dru comme grêle sous la clef de *Caen* : ou qui fut enlevé à la pointe du *piéd de biche* par l'un et l'autre adversaire.

Turquetin, le faux bonhomme, le paysan matois, habitué à jouer avec les Normands à ce jeu : à *Normand, Normand et demi*, parlait aux Parisiens naïvement, comme on parle à Caen, ou dans ces trous de villages dans lesquels on ne fait que du cidre ; mais il joignait à cette simplicité rustique un aplomb imperturbable, et le Parisien eut, pour la première fois, ce spectacle du dentiste de la nature et du dentiste policé, tous deux en présence.

Car Duchesne faisait littéralement florès, c'est-

à-dire faisait des fleurs de rhétorique ; il parlait comme un Sorbonien.

Il disait avec une suprême élégance, avec des timbres exquis et des intonations veloutées :

« Gardez, oh ! gardez, vous, jeunes filles, ces
« dons de Dieu qui vous feront épouses ; vous,
« jeunes mères, ces perles qui vous feront heu-
« reuses et aimées. Si votre haleine a de douces
« senteurs pour ceux qui sont autour de vous,
« conservez précieusement ce parfum qui fait
« prendre vos lèvres pour des feuilles de rose et
« ferait presque l'abeille se tromper et se reposer
« sur elles. »

Et l'on se demandait en l'écoutant si la rime n'allait pas venir après chaque membre de phrase.

Mais tout à coup son front se plissait comme pour lancer l'anathème, il semblait prophétiser.

En effet, son verbe menaçant grondait ceux dont l'incurie négligeait cet émail à la conservation duquel il s'est voué, et alors comme il décrivait pittoresquement les terribles conséquences qu'entraîne avec elle une mâchoire désarmée !...

Ah ! Duchesne, vous êtes le plus impitoyable rhéteur que je connaisse !

Puis venaient les expériences; les yeux bandés, la tête dans un sac, il prenait un pistolet avec la main gauche, la dent avec un outil dans la droite, et au coup de feu la dent sautait; et lorsqu'on lui demandait où était l'instrument devenu invisible, il répondait :

— Dans la manche !

Il l'avait escamoté.

Duchesne n'avait pas encore fait d'opération la tête dans un sac et les yeux bandés; Turquetin fut écrasé lorsqu'il vit les Parisiens applaudir cet aveugle qui escamotait les molaires et les canines.

Je n'ai pas compris, dans les moyens qu'il employait pour rassembler la foule, un superbe album relié en maroquin, qu'il feuilletait devant elle et dans lequel elle pouvait voir cinq magnifiques pochades coloriées, signées Nadar; vous savez, le grand Nadar? le seul Nadar de la rue Saint-Lazare?

Quatre de ces pochades représentent un cabinet de dentiste comme il y en a beaucoup, et forment une série :

Le premier quart d'heure d'une opération;

Le deuxième quart d'heure de cette même opération ;

Le troisième quart d'heure de cette toujours même opération ;

Le quatrième quart d'heure de cette toujours la même opération.

Pensez à ce que Nadar a dû faire sur un thème semblable ; un jour, ces quatre pages auront de la valeur, tant à cause de celui qui les a crayonnées qu'à cause de celui pour qui elles l'ont été.

La cinquième, non moins originale que les autres, représente un afficheur, que tout le monde connaît, en train de coller, en collaboration avec le diable, le nom de Duchesne sur tous les murs de la capitale.

On devrait l'écrire sur du bronze, en bas d'une colonne érigée avec toutes les dents qu'il a CUEILLIES (c'est son expression) sur les mâchoires de l'humanité.

(Voir l'*Illustration* du 31 janvier 1857).

« J'ai passé jadis en revue ces rois du *boniment*, ces improvisateurs du carrefour et de la place publique.

.
.

« Duchesne qui, suivant son expression pittoresque, digne d'être transmise à la postérité sur le marbre ou le bronze, *cueille* les dents, tandis que ses confrères les *arrachent*.

« Victor FOURNEL.

« *Illustration*, 31 janvier 1857. »

Le voilà donc arrivé au but; il a rempli sa vie, il s'est conquis une belle place au soleil de Paris, il a forcé les envieux à se taire, les médecins et les pharmaciens qui devraient le nier à lui reconnaître un talent supérieur et incontestable.

Voulez-vous voir, lecteurs? Voici quelques échantillons.

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, demeurant rue des Couronnes, 2, désirant, par mon témoignage, me rendre utile à M. Duchesne, déclare que je ne connais personne qui soit plus versé dans l'art dont il a fait sa spécialité, et surtout personne qui opère avec plus de promptitude et de dextérité; aussi, non-seulement je lui adresse tous ceux qui, dans ma clientèle, ont besoin des secours du dentiste, mais encore c'est à lui que j'ai recours et qu'ont recours tous les membres de ma famille, lorsque l'occasion s'en présente.

« SABATIER, *docteur-médecin de Paris.* »

Et d'autres, tous docteurs aussi de la Faculté de Paris :

MM. GUILLENAIN,

DE MOMIGNY,

LOISEAU,

ARNAULT DE ROCHETTE,

PAUL,

BAILLY, docteur en médecine de la Faculté de Paris, ancien chirurgien titulaire des ARMÉES et des HÔPITAUX DE FRANCE, etc., etc.

Puis, les pharmaciens :

« Je soussigné, Blot, pharmacien de l'école spéciale de Paris, certifie avec bonheur que M. Duchesne, chirurgien-dentiste, mérite à juste titre la haute réputation que ses talents lui ont acquise et que chaque jour bon nombre de mes clients le félicitent de sa capacité; je certifie en outre que ses dentifrices méritent la confiance générale.

« BLOT (Egistie),

« *pharmacien de l'école spéciale de Paris.* »

Et puis M. Gervais, pharmacien aussi, rue Jessaint, 32, et d'autres et d'autres.

Je ne vous ai pas parlé de ses inventions; car

il a inventé, comme tous les hommes qui cherchent.

Et d'abord, comprenant que la vue d'une trousse pleine de ferraille pouvait effrayer le malade, il a cherché à dissimuler, le plus possible, le seul outil dont il ait besoin, le *pied de biche*, qu'il a fait construire en deux morceaux réunis au moyen d'une charnière comme certains tire-bouchons, et que, plié ainsi en deux, il enferme dans une véritable coquille de noix.

Mais son invention la plus heureuse, celle qui lui a attiré l'estime de tous les médecins moins sûrs que lui de la dextérité de leurs doigts, est celle de l'*évulseur-Duchesne*, breveté. Cet instrument se compose d'un *davier* enfermé entre deux branches d'acier réunies à l'extrémité par un anneau garni d'un tampon qui sert à prendre le point d'appui. Le *davier* joue entre les deux branches au moyen d'une vis mue par une clef; en tournant à gauche on peut opérer la section du nerf dentaire, en tournant à droite on enlève, sans effort et avec certitude, la dent la plus rebelle. J'ai entendu des médecins faire le plus grand éloge de l'*évulseur-Duchesne*, qui devrait

être dans la trousse de tous les opérateurs.

L'homme public est esquissé ; croyez-vous qu'il y ait beaucoup de gens qui aient été plus utiles que lui ?...

Vouslez-vous, par ces temps de scandale, en son voir maintenant un coin de sa vie privée ?

Il est marié comme le premier-venu, com^{me} vous, monsieur, si vous n'êtes pas garçon, avec une femme comme vous, madame, si vous n'êtes pas demoiselle, avec cette différence, cependant, que madame Duchesne est aussi habile praticienne que son mari.

Voici, du reste, pour cela, l'opinion de M. E. de Champeaux, rédacteur en chef du *Follet*, du *Gil-Blas* et auteur dramatique.

J'emprunte cette citation au journal la *Ville de Montmartre*, numéro du 12 février 1854, qui a reproduit l'article du *Follet* :

«Toutes ces choses si diverses, et qui réclament souvent le concours d'une main légère, solide, exercée, se trouvent quelquefois exécutées par un artiste éclairé, par un dentiste expert, tel qu'est, par exemple, Duchesne père, surnommé par excellence l'*habile opérateur*. Néanmoins, et quelque puisse être le talent d'un homme en pareil cas,

que de personnes ont souvent désiré qu'une femme, au toucher délicat, à la main leste et mignonne, se décidât à donner à la bouche des soins exceptionnels et fût, au besoin, de rapides opérations. Ce vœu, si souvent exprimé, est enfin accompli ; une trône élève de son mari, madame Duchesne, ex-malade avec une adresse merveilleuse les dents incrustées, plombe et guérit celles qu'il est possible de les servir, nettoie merveilleusement la bouche, et qu'elle quitte, en un mot, de la haute mission qu'elle est imposée avec un talent, une assurance, et en même temps avec une douceur, une convenance, qui donneraient presque envie de souffrir un moment des dents pour qu'elle ait ensuite à les guérir spontanément, car c'est avec une telle spontanéité, une telle adresse que toutes les opérations sont faites par madame Duchesne, que la douleur n'a pas, pour ainsi dire, le temps de se faire sentir.

« (*Le Follet.*)

E. DE CHAMPEAUX. »

Vous voyez que ce Duchesne est né pour tous les bonheurs : il a une femme qui marche dans ses idées, qui l'aide dans sa voie ; et pour compléter cette bénédiction, quatre beaux enfants intelligents comme leur père, mais plus *paisibles* qu'il ne le fut dans sa jeunesse.

C'est au milieu de cette famille douce, aimante, affectueuse, que cet habile navigateur, qui a su conduire sa barque jusqu'à *Port-Marly* pour y

acheter l'ancien château des *Boules-d'Or*, vit aujourd'hui souriant et tranquille, partageant son temps entre ses malades, sa famille et ses amis ; des oiseaux et des artistes.

A ses oiseaux, il a fait construire, dans son jardin, une volière, un petit palais, qui a trois ou quatre chambres très-hautes, très-spacieuses, tapissées de rameaux de lauriers dans lesquels ils bâtissent leur nid.

Car Duchesne a la mémoire du cœur ; il se souvient que ce sont les oiseaux qui ont commencé sa fortune, aussi les traite-t-il royalement.

Il a même plus que la mémoire, il a l'intuition du cœur. Je vous avais commencé une anecdote dans la chronique, je vais vous la raconter.

Un pauvre diable de sous-officier entre un jour chez Duchesne, qu'il ne connaissait pas. Il lui dit, avec le désespoir empreint sur le visage, qu'il a dissipé de l'argent qui lui avait été confié, ce que l'on appelle vulgairement manger la grenouille. — Duchesne lui demande quelle est la somme pour le déficit de laquelle il doit inévitablement être traduit devant un conseil de guerre.

Elle s'élevait à 300 francs. Duchesne courut à son secrétaire, et, lui donnant cette somme, lui dit :

« Je ne vous connais pas, mais je crois, malgré
« votre faute, que lorsqu'on est sous-officier on
« doit être homme d'honneur. Voici l'argent
« dont vous avez besoin, vous me le rendrez
« lorsque vous pourrez. »

Pour des raisons que le lecteur comprendra, nous taisons le nom de ce jeune homme. Hâtons-nous seulement d'ajouter qu'il acquitta sa dette, et que nous avons vu des lettres dans lesquelles un lieutenant d'un régiment de ligne, en garnison dans le Midi, fait preuve d'une reconnaissance sincère pour celui qui sauvegarda son avenir et auquel il doit ses épaulettes.

Duchesne a des envieux, comme tous ceux que le succès vient récompenser de leurs efforts; ceux qui ont sonné de la quatrième page pendant trente ans disent :

« Duchesne ! cet homme est allé sur la place
« publique ; c'est un saltimbanque, il a touché
« au ruisseau, et il n'a pu encore effacer les
« taches que la boue imprima à ses souliers. »

Oui, messieurs ses confrères, ce que vous dites là aujourd'hui, la foule le disait aussi autrefois, et pourtant la foule court chez lui, et cela parce que la foule ne doute plus.

Oh! vous êtes bien convaincus aussi, messieurs de l'annonce, mais vous serez toujours irrités de voir un homme qui n'est pas né avec des milliers de francs sous l'oreiller brodé de son berceau, se placer d'un bond à côté de vous.

Vous jalousez ce que vous ne pouvez comprendre, ce que vous n'eussiez jamais pu faire. Taisez-vous, vous dis-je; si vous saviez ce qu'il faut à un homme de courage pour braver le *tremplin* avec de l'intelligence au front, si vous saviez ce que cette aisance dont il jouit a contenu de douleurs muettes, d'espérances trompées, d'insultes souffertes, de bêtises humaines prises en pitié, d'amertume, de dédain, enfin de profonds et poignants souvenirs, vous frémiriez malgré ce mauvais instinct que l'on appelle la jalousie et qui vous mord au cœur.

Heureusement, il ne vous sera jamais donné, beaux raisonneurs, de comprendre ni les joies, ni les tortures de ces existences anormales qui

resteront pour vos esprits timorés, vos natures froides et vos cœurs sans élan, des arcanes éternels.

Et maintenant que les jours de lutttes et de triomphes en plein vent sont passés, comme passent les triomphes à la tribune, que reste-t-il de tout cela ?

Un bon père de *famille*, un *artiste sérieux*, un homme de cœur, un chercheur laborieux qui, à force d'énergie, de travail, d'intelligence et de dextérité, a conquis sa place au soleil de la *rue Vivienne*.

Qui craindrait de confier ses dents à une pratique aussi longue, à une habileté aussi consacrée ?

Personne.

Pas même Nadar, qui lui a envoyé son *Panthéon* avec cette dédicace que nous avons lue :

A M. Duchesne, le premier des praticiens, une bonne et cordiale poignée de main. (NADAR.)

CHARLES PRADIER.